

Sous la direction de  
Jacques Bouineau

**DIEUX ET HOMMES**  
Modèles et héritages antiques

**Volume II**  
*Communauté et egomet*

Textes préparés et mis en pages par  
Didier Colus et Burt Kasparian



MEDITERRANÉES

L'Harmattan

## L'Antiquité chez Bonaventure des Périers

« Le monde n'est qu'une branloire pérenne » disait Montaigne à la fin de ce siècle où Bonaventure des Périers vécut trente-trois ans. Entre ces deux hommes, si les différences sont nombreuses, le regard converge vers la même fin, celle du sens de l'action et de la compréhension que nous en avons. L'un des grands débats des années 30 de ce siècle bouillonnant met en exergue les controverses rationalistes, qui entraînent nécessairement les questions de l'immortalité de l'âme et de la liberté<sup>1</sup>. La réputation qui s'attache à Bonaventure des Périers portant des relents de scandale et le parfum qui monte du *Cymbalum Mundi* exhalant des vapeurs de soufre, il convient tout d'abord de présenter l'un<sup>2</sup> et l'autre<sup>3</sup>.

Né en Bourgogne, valet de chambre de Marguerite d'Angoulême – la célèbre sœur de François I<sup>er</sup>, future reine de Navarre, auteur de l'*Heptaméron* et protectrice des arts –, Bonaventure des Périers (v. 1510-1543) est longtemps protégé par elle, mais elle finira par le renvoyer. Claude de l'Estoile écrira sur son exemplaire du *Cymbalum Mundi* : « L'auteur, Bonaventure des Périers, homme meschant et athée, comme il apparaît par ce détestable livre » ; Mersenne<sup>4</sup> voit en lui « ... un monstre et un fripon d'une impiété achevée » et Guillaume Postel suggère qu'il pourrait bien être l'auteur du *Traité des trois imposteurs*<sup>5</sup>, mais Visagier<sup>6</sup>, qui égratigne tant de monde, ne dit rien contre Bonaventure des Périers, qui pourtant prend parti pour ceux que Visagier attaque<sup>7</sup>. Et certains vont

<sup>1</sup> L. FEBVRE, « Origène et Des Périers ou l'énigme du *Cymbalum Mundi* », in *BHR* 2 (1942), p. 123.

<sup>2</sup> On trouve une notice sur l'auteur dans le texte numérisé par gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64410596/f25.item.r=Le%20Cymbalum%20mundi%20%20de%20Bonaventure%20Des%20Périers> (consulté le 20 XII 17).

<sup>3</sup> La présentation de l'œuvre se trouve à cette URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64410596/f60.item.r=Le%20Cymbalum%20mundi%20%20de%20Bonaventure%20Des%20Périers> (consulté le 20 XII 17).

<sup>4</sup> Marin Mersenne (1588-1648), dit Marinus Mersenius, est un moine Minime.

<sup>5</sup> G. MINOIS, *Dictionnaire des athées, agnostiques, sceptiques et autres mécréants*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 150.

<sup>6</sup> Jean Visagier (1510-1542), dit Vulteijs.

<sup>7</sup> L. FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 2003 (rééd.), p. 94.

jusqu'à douter que le *Cymbalum Mundi* soit de Bonaventure des Périers<sup>8</sup> : c'est Henri Estienne qui le lui attribue en racontant son suicide (qui est daté d'avant le début de 1544)<sup>9</sup>.

Adversaire résolu des vices de l'Église et de la stupidité des théologiens, Bonaventure des Périers ne conçoit qu'un guide à l'homme – la raison – et qu'une manière de se comporter – la vertu épicurienne. Telle est du moins l'opinion de certains<sup>10</sup>. D'autres, comme Lucien Febvre<sup>11</sup>, voient en lui un inconnu adepte de la pensée platonicienne, même si le même Lucien Febvre le dépeint aussi comme un « militant de la courageuse équipe qui dota la Réforme française de sa première Bible en "vulgaire" ; collaborateur d'Etienne Dolet, prince des libertins, pour les Commentaires de la Langue latine ; auteur certain de poèmes pessimistes, auteur probable de Contes alertes et gaulois, auteur mystérieux d'un *Cymbalum Mundi* dont, pendant quatre siècles, l'inspiration et l'origine sont restées des énigmes<sup>12</sup> » pour finir par s'interroger sur la personnalité réelle du personnage : réformé, libre penseur, mystique, gaulois ? Bonaventure des Périers est-il un libertin ? Le sens du mot et son évolution ont été scrupuleusement étudiés par Jean Wirth<sup>13</sup> et Jean-Claude Margolin<sup>14</sup>, lequel rappelle combien Calvin associe athéisme et péché<sup>15</sup>.

---

<sup>8</sup> Tel est le cas de Michael A. Screech, préfacier de : *Cymbalum Mundi* (éd. P.H. NURSE), Genève, Droz, 1983, p. 15.

<sup>9</sup> « Je n'oublieray pas Bonaventure Des periers, l'auteur du detestable livre intitulé *cymbalum mundi* qui, nonbstant la peine qu'on prenoit à le garder (à cause qu'on le voyoit desesperé, et en deliberation de se deffaire), fut trouvé s'estant tellement enferré de son espee sur laquelle il s'estoit jetté, l'ayant appuyee le pommeau contre terre, que la pointe entree par l'estomach sortoit par l'eschine », *Cymbalum Mundi* (éd. P.H. Nurse), *op. cit.*, p. VIII.

<sup>10</sup> G. MINOIS, *op. cit.*, p. 151.

<sup>11</sup> L. FEBVRE, *Le problème...*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>13</sup> J. WIRTH, « "Libertins" et "Epicuriens" ; aspects de l'irréligion au XVI<sup>e</sup> siècle », *Bibliothèque d'humanisme et de Renaissance*, 1977, p. 601-627.

<sup>14</sup> J.-C. MARGOLIN, « Réflexions sur l'emploi du terme *libertin* au XVI<sup>e</sup> siècle », in *Aspects du libertinisme au XVI<sup>e</sup> siècle : actes du colloque international de Sommières*, Paris, Vrin, 1974, p. 1-33.

<sup>15</sup> V. les références qu'il fait aux textes de Calvin, *op. cit.*, p. 13.



On connaît l'a priori de Lucien Febvre : les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle ne peuvent pas être incroyants<sup>16</sup> car il leur manque « l'outillage conceptuel » *ad hoc*<sup>17</sup>. Cette position a été largement critiquée<sup>18</sup>, critique confortée par des sources de l'époque, comme ce procès à Nuremberg de peintres « athées » qui « refusent la divinité du Christ, la Révélation et l'autorité civile<sup>19</sup> », même si Léon Saulnier, par exemple, rejette l'athéisme de Bonaventure des Périers<sup>20</sup>, même si Claude A. Meyer – qui considère au demeurant le *Cymbalum Mundi* comme l'« ouvrage est le plus lucianique et le plus antichrétien du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup> » – l'explique par de mauvaises fréquentations<sup>22</sup>, même si Peter H. Nurse n'y voit pas un ouvrage impie et si Michael A. Screech<sup>23</sup>, qui le préface, y décèle une attaque contre un des théologiens préférés de François I<sup>er</sup>.

« Le *Cymbalum Mundi*, mis à l'Index, condamné par la Sorbonne, est un divertissement poétique à l'antique, inspiré de Lucien, Celse et Ovide<sup>24</sup> », mais

---

<sup>16</sup> Même s'il écrit bien que la question que pose Bonaventure des Périers sans ambages et sans atténuateur, c'est celle de la divinité de Jésus, L. FEBVRE, « Origène et Des Périers... », *op. cit.*, p. 123.

<sup>17</sup> Ce qui le conduit à écrire que « ... les hommes qui prenaient au XVI<sup>e</sup> siècle des libertés – et même de fort grandes libertés – avec les miracles n'étaient pas nécessairement des rationalistes de provenance philosophique, si l'on peut dire, mais des réformés libéraux... », L. FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle...*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>18</sup> Notamment lors du colloque de Sommières de 1974.

<sup>19</sup> T. KOLBE, « Zum prozes des Johann Denck und der "drei gottlosen Maler" in Nürnberg », in : *Kirchengeschichtliche Studien H. Reuter zum 70. Geburtstag gewidmet*, Leipzig, 1888, p. 228-250, cité par Jean Wirth, *op. cit.*, p. 621.

<sup>20</sup> L. SAULNIER, « Le sens du *Cymbalum Mundi* », in : *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, t. 13 (1951), p. 43-69 et p. 137-171 ; cf. aussi : « Saint Paul et Des Périers », in : *id.*, t. 15 (1953), p. 209-212.

<sup>21</sup> C.A. MAYER, *Lucien de Samosate et la Renaissance française*, Genève, Slatkine, 1984, p. 189.

<sup>22</sup> « ... il est parfaitement loisible de supposer qu'après avoir rompu avec l'église orthodoxe et opté pour le protestantisme dans sa collaboration avec Olivétan, il en ait été mécontent et ait adhéré au mysticisme de Marguerite, et, déçu une fois de plus, soit devenu sous l'influence d'Etienne Dolet et surtout de ses lectures de Celse et de Lucien, un athée antichrétien », C.A. MAYER, *op. cit.*, p. 183.

<sup>23</sup> *Cymbalum Mundi* (éd. Peter H. NURSE), *op. cit.*, p. 4.

<sup>24</sup> G. MINOIS, *op. cit.*, p. 150.

pour Max Gauna, l'inspiration viendrait des « libertins spirituels<sup>25</sup> », Yves Delège rappelle tout ce qu'il doit à Érasme, et aux œuvres de son temps, qu'il y soit fidèle ou s'en écarte<sup>26</sup>... Comme souvent sur les sujets qui font débat, il existe presque autant de *Cymbalum Mundi*<sup>27</sup> que d'analystes<sup>28</sup>, mais la position de Claude A. Mayer est évidemment très solide : « S'il y avait le moindre sens chrétien au lieu d'antichrétien dans le *Cymbalum*, l'ouvrage serait le comble de la maladresse. Si d'autre part le *Cymbalum Mundi* n'était qu'un livre amusant sans la moindre portée anti-religieuse, on s'explique mal pourquoi Bonaventure des Périers l'a fait publier sous l'anonymat, et pourquoi les autorités prirent des mesures pour en arrêter l'impression. Enfin, plus spécifiquement pour ce qui est de la thèse de Saulnier, le paradoxe est énorme d'un homme ayant décidé que le silence est la seule voie possible et se voyant forcé pour ce faire de publier un livre dangereux. Celse, Lucien et Bonaventure des Périers se montrent tous les trois ennemis non pas seulement de la notion d'un fils de dieu, mais encore et surtout de la personne de Jésus qu'ils nous représentent comme un pur charlatan de bas étage<sup>29</sup>. »

---

<sup>25</sup> M. GAUNA, *Upwellings. First Expressions of Unbelief in the Printed Literature of the French Renaissance*, Cranbury-Londres-Mississauga, Associated University Presses, 1992, p. 201.

<sup>26</sup> Y. DELEGE (introduction et notes), *Bonaventure Des Périers. Le Cymbalum Mundi, avec un dossier et des textes d'accompagnement*, Paris, Champion, 1995, p. 121-145.

<sup>27</sup> Pour avoir la bibliographie de tous les exemplaires du *Cymbalum Mundi*, v. W. BERNER, *Das Cymbalum Mundi des Bonaventure des Périers. Eine Satire auf die Redepraxis im Zeitalter der Glaubensspaltung*, München, Fink, 1980, p. 384-412.

<sup>28</sup> « Mais le risque de se fourvoyer dans l'interprétation est inhérent à l'adoption des procédures d'expression biaisées, obliques, dissimulées, au sens où il est prévu par le dispositif lui-même, qui instaure un clivage entre ceux qui seront capables de lire correctement et ceux qui se laisseront conduire sur une fausse piste ménagée à leur intention, pour les éloigner des propositions périlleuses. De sorte que le lecteur est contraint, par le dispositif lui-même, à décider de sa lecture, et par là même à décider du lecteur qu'il veut être : par exemple, il lira le *Cymbalum Mundi* de Des Périers comme un pur divertissement inoffensif, ou bien comme l'expression d'un programme évangélique, proche ou non du libertinage spirituel, ou encore comme une profession d'irrégion pure et simple, voire même de simple catholicisme orthodoxe », J.-P. CAVAILLE, *Les déniaisés. Irrégion et libertinage au début de l'époque moderne*, Paris, Garnier, 2013, p. 499.

<sup>29</sup> C.A. MAYER, *op. cit.*, p. 174.

Trois raisons contribuent à la méconnaissance du *Cymbalum mundi* : une langue difficile, la réprobation que suscite l'œuvre (la *Revue philosophique* a été interdite en 1858 par le procureur impérial pour en avoir publié des extraits), les divergences sur le sens à donner au texte<sup>30</sup>. Au moment de sa parution<sup>31</sup>, le livre est condamné par le roi, le Parlement et la Sorbonne<sup>32</sup> comme « subversif », l'éditeur poursuivi, Jehan Morin (l'imprimeur) est retenu prisonnier – mais pas brûlé, contrairement à Jehan de la Garde, libraire, à qui il avait vendu quatre livres hérétiques ; celui-ci donne le nom de l'auteur, mais cela n'est retranscrit nulle part - et condamné par le Parlement et l'auteur aussi... mais le livret est anonyme. Le livre a été immédiatement détruit : il reste un seul exemplaire de l'édition de 1537 (à la bibliothèque de Versailles) et deux de celle de 1538 (BnF et Musée Condé). En 1711, Prosper Marchand réédite l'ouvrage.

Le titre de *Cymbalum Mundi* a été délibérément choisi pour égarer le lecteur<sup>33</sup>. Il y est question de bruit, celui qui est fait tout au long des quatre dialogues par les mots. Le langage est présenté comme un outil qui ne doute pas, qu'il charrie le vrai ou le faux. La question centrale du premier dialogue porte sur le défaut de communication, de la part des dieux et entre les hommes. Le deuxième dialogue tourne autour du logos, c'est-à-dire la pierre philosophale : trois chefs de sectes – Rhetulus, Cuberus et Drarig [Luther, Bucer, Erasme ou Girard<sup>34</sup>] –, prétendent chacun avoir trouvé la pierre philosophale, c'est-à-dire le Vrai Évangile ; la conclusion logique de la querelle, c'est que la Pierre philosophale [l'Évangile] n'existe pas. Dans le troisième dialogue, la servante fait l'éloge de l'amour. Mais Mercure doit rapporter aux dieux une nouvelle

---

<sup>30</sup> M. Gauna utilise une expression fort juste au sujet de cet ouvrage : « The *Cymbalum* is indeed a unique work of art », M. GAUNA, *op. cit.*, p. 203.

<sup>31</sup> « On sait que ces quatre dialogues à la manière de Lucien furent publiés d'abord à Paris par Jean Morin vers la fin de l'année 1537 (n.s.), et qu'une seconde édition sortit des presses de Benoît Bonnyn au début de 1538 », P.H. NURSE, « Le *Cymbalum Mundi* en Angleterre », in *BHR* 21 (1959), p. 205.

<sup>32</sup> Le 19 juillet 1537 [et non pas 1538, comme l'écrit Michael A. Screech dans sa préface – *Cymbalum Mundi* (éd. P. H. Nurse), *op. cit.*, p. 19] ; le 19 mai 1538 est la date de l'arrêt du Parlement de Paris ordonnant la saisie du livre pour la raison qu'il « contient de grands abus et hérésies », cité par C.A. MAYER, *op. cit.*, p. 177.

<sup>33</sup> F. WEINBERG, « “La Parolle faict le jeu” : Mercury in the *Cymbalum Mundi*, in : *L'Esprit Créateur* XVI, 4, p. 48 (*The French Renaissance Mind. Studies presented to W.G. Moore*, ed. B. C. BOWEN, 1976, 156 p.).

<sup>34</sup> Girard Roussel, évêque d'Oloron, aumônier de la reine de Navarre.



d'importance, or il y a peu de choses aussi banales qu'une fille amoureuse. Donc il décide de doter de la parole un cheval (Phlégon), lequel commence par dire que si les hommes méprisent les animaux c'est parce qu'ils ne parlent pas. Tout le texte tourne en effet autour de Mercure, sauf dans le quatrième dialogue ; mais son absence n'est qu'apparente, dès lors que la langue est l'attribut de Mercure et que les chiens ont mangé la langue d'Actéon. Ceci conduit Christopher Robinson à avancer l'idée que le quatrième dialogue est très lucianesque – tandis que Claude A. Meyer pense qu'il s'agit du moins lucianesque des quatre<sup>35</sup> –, et à faire remarquer que ce n'est pas spécifiquement français évidemment : l'Espagne, par exemple, connaît aussi une forte influence de Lucien, avec *El Crótalon*, de Christophoro Gnophoso, pseudonyme derrière lequel se cache peut-être Cristóbal de Villalón<sup>36</sup>.

Selon nous, il faut donc analyser le livre non pas sous l'angle religieux, mais sous l'angle politique. L'auteur (acceptons que ce soit Bonaventure des Périers) se moque de ceux qui critiquent une réalité dogmatique et politique, mais il propose de substituer une autre réalité dogmatique et politique à celle qu'il stigmatise. L'orientation du livre est en fait plus anarchisante<sup>37</sup> qu'hérétique. C'est une critique manichéenne inégalitaire constitutive du premier temps de l'idéologie - par opposition symétrique à ce qu'elle cherche à détruire - vraisemblablement athée – l'auteur se suicide -, et hostile au roi et à la cour. Catholiques et protestants condamnent le *Cymbalum Mundi*, ce qui établit clairement que la critique n'est pas simplement athée. Nous sommes ici en

---

<sup>35</sup> C.A. MAYER, *op. cit.*, p. 38. D'après lui, le deuxième dialogue est le plus proche de Lucien.

<sup>36</sup> C. ROBINSON, *Lucian and His Influence in Europe*, London, Gerald Duckworth & Company Limited The Old Piano Factory, 1979, p. 120.

<sup>37</sup> Peter H. Nurse voit dans le *Cymbalum Mundi* un écrit dans la veine de l'*Imitation de Jésus-Christ – Cymbalum Mundi* (éd. P. H. NURSE), *op. cit.*, p. XIII –, et même un texte paulinien – et naturellement 1 Co 13 (1 et 4) : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit... La charité est longanime ; la charité est serviable : elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas », *op. cit.*, p. XXXII. Toutefois, ces vaines querelles des hommes qui parcourent le texte sont spécialement pessimistes, et c'est à ce titre-là notamment qu'elles annoncent à nos yeux le courant anarchiste, qui réfute tout gouvernement parce que le pouvoir d'un homme sur un autre est toujours mauvais.



présence de ce que nous appelons un courant minoritaire majoritaire<sup>38</sup> c'est-à-dire conformiste dans l'anti-conformisme ; proche de la tradition rabelaisienne truculente, le texte de Bonaventure des Périers se distingue des adeptes de la relation platonicienne, nombreux à son époque. Dès lors, on peut bien parler d'un comportement « majoritaire » en mineure – les liens platoniciens cesseront d'être valorisés après le Concile de Trente –, mais « minoritaire » en majeure, car il n'opte pas pour un des deux grands courants du moment (catholique ou protestant). Il est également éloigné du courant antiquisant et donc de la *krasis* que l'art du début du XVI<sup>e</sup> traduit très souvent. Il est donc doublement minoritaire : par rapport aux engagements politico-religieux et par rapport à la sensibilité.

L'est-il aussi dans sa référence à l'Antiquité ? Et d'abord de quelle Antiquité s'agit-il ? Pour Wolfgang Bœrner, « mythologie et théologie semblent interchangeables dans les textes littéraires de la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup> » et il va jusqu'à dire que la mythologie constitue un « discours distancié<sup>40</sup> », que la référence à l'Antiquité possède une « fonction décorative<sup>41</sup> ». Par ailleurs, il avance l'idée selon laquelle la participation de Bonaventure des Périers à la traduction de la Bible en français « était au fond une tentative d'approfondir l'identité chrétienne<sup>42</sup> ». En tout cas, l'Antiquité dont il s'agit pour Wolfgang Bœrner est évidemment l'Antiquité gréco-latine, pas les mythes gaulois<sup>43</sup>. Tout cela mérite d'être repris, et ce sera précisément l'objet principal de cette contribution de voir tout d'abord la place que l'Antiquité occupe dans le rapport à la divinité (I) et ensuite la portée de l'Antiquité sur un plan plus proprement politique (II).

---

<sup>38</sup> P. Nurse, qui fait une tout autre lecture du *Cymbalum Mundi*, dit cependant de Bonaventure des Périers qu'il n'est pas rationaliste, mais un libertin spirituel, qu'il définit par : « "conformisme" au dehors et Charité au dedans », *op. cit.*, p. XLI.

<sup>39</sup> W. Bœrner, « La mythologie antique dans l'œuvre de Bonaventure Des Périers » (p. 95-116), in M.-M. DE LA GARANDERIE (dir.), *Mercurie à la Renaissance*, Actes des Journées d'Etude des 4-5 octobre 1984, Lille, Paris, Société française des seiziémistes, 1988, p. 100.

<sup>40</sup> IDEM, p. 98.

<sup>41</sup> IDEM, p. 107.

<sup>42</sup> IDEM, p. 104.

<sup>43</sup> IDEM, p. 97.

## I. Antiquité, dieux et Dieu

Comme à toutes les époques où l'on recourt à l'Antiquité, on cherche à lui faire dire quelque chose : en dépit de ce qu'écrit Wolfgang Bœrner, le temps n'est plus où l'on considérait ces emprunts comme des souvenirs de collège ou comme une simple marque d'érudition à la mode<sup>44</sup>. Chez Bonaventure des Périers, on constate que ces citations sont peut-être moins nombreuses que chez d'autres auteurs de son siècle. Mais parallèlement, l'Antiquité irrigue le *Cymbalum Mundi* également de manière implicite de façon indubitable et continue.

Nous allons donc présenter les citations explicites dans un premier temps (A), puis les emprunts implicites dans un second temps (B).

### A. Citations explicites

L'édition du *Cymbalum Mundi* proposée sur Internet par gallica commence à la p. 297<sup>45</sup> du volume édité par Eloi Johanneau ; le premier dialogue s'ouvre à la p. 303<sup>46</sup> et le quatrième dialogue s'achève à la p. 353<sup>47</sup>. De ces cinquante pages, trois<sup>48</sup> seulement ne contiennent aucune référence à l'Antiquité. On peut donc dire que Bonaventure des Périers, en homme de son temps, en contradiction

---

<sup>44</sup> Il faut cependant distinguer entre les références muettes et les références éloquentes : pour le sens des notions, v. J. Bouineau, *1789-1799 : Les Toges du Pouvoir ou la Révolution de Droit Antique*, Toulouse, Association des Publications de l'université de Toulouse-le-Mirail et éditions Eché, 1986, p. 137.

<sup>45</sup> Qui commence à cette URL :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64410596/f377.item.r=Le%20Cymbalum%20mundi%20%20de%20Bonaventure%20Des%20P%25C3%25A9riers>  
(consulté le 20 XII 17).

<sup>46</sup>

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64410596/f383.item.r=Le%20Cymbalum%20mundi%20%20de%20Bonaventure%20Des%20P%25C3%25A9riers>  
(consulté le 20 XII 17).

<sup>47</sup>

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64410596/f433.item.r=Le%20Cymbalum%20mundi%20%20de%20Bonaventure%20Des%20P%25C3%25A9riers>  
(consulté le 20 XII 17).

<sup>48</sup> 307 (1<sup>er</sup> dialogue), 319 (2<sup>e</sup> dialogue) et 334 (3<sup>e</sup> dialogue).

apparente avec ce que nous avançons en introduction, cite l'Antiquité en permanence. Il convient cependant d'affiner la présentation. Pour ce faire nous aborderons l'observation sous trois angles : le nombre de références<sup>49</sup> antiques, les différences de citations entre les quatre dialogues et la nature de ces références.

Le relevé de références par noms propres donne les résultats suivants : Mercure 28, Hylactor<sup>50</sup> 13, Pamphagus<sup>51</sup> 10, Jupiter 9, Cupidon 6, Diane 5, Phlégon<sup>52</sup> 5, Athènes 4, Junon 4, Staius<sup>53</sup> 4, Actéon 3, Anubis 3, vestales 3, Cerbère 2, Charon 2, Grèce 2, Pallas<sup>54</sup> 2, Vénus 2. Une seule occurrence enfin pour les mots suivants : Académie<sup>55</sup>, Alcmena<sup>56</sup>, Amphytrion, Apelles, *Art d'aimer* d'Ovide, bacchanales, champs élyséens<sup>57</sup>, Cléopâtre, Code de Justinien, Crésus, Danaë<sup>58</sup>, Destinées, Digeste, Dodone<sup>59</sup>, druides, Egypte, Erus<sup>60</sup>, Europe, Galien, Ganymède, Gargilius<sup>61</sup>, Hercule, Hippocrate, *Iliade* d'Homère, Léda, Lycaon<sup>62</sup>, Lycisca<sup>63</sup>, Melanchetes<sup>64</sup>, Minerve<sup>65</sup>, Muses, Oresitrophus<sup>66</sup>,

<sup>49</sup> Nous ne comptons qu'une référence par page quand bien même le même personnage y apparaît plusieurs fois.

<sup>50</sup> L'un des deux chiens d'Actéon à l'avoir dévoré après sa transformation en cerf.

<sup>51</sup> L'autre chien d'Actéon à l'avoir dévoré après sa transformation en cerf.

<sup>52</sup> Auteur des *Olympiades* ; II<sup>e</sup> siècle de N. E.

<sup>53</sup> Caecilius Staius (v. 230 – v. 168 av. N. E.) ; écrivain latin.

<sup>54</sup> Il s'agit sans doute ici du précepteur d'Athéna.

<sup>55</sup> « La célèbre école attachée au nom de Platon était devenue le haut lieu du scepticisme. Mercure en a fait le lieu habituel de ses fréquentations et l'on peut voir là le signe de son appartenance philosophique : il vient au monde pour le questionner et le remettre en cause », Yves DELEGE (introduction et notes), *op. cit.*, p. 95, n.8.

<sup>56</sup> Mère d'Iphiclès et épouse d'Amphytrion.

<sup>57</sup> « Allusion possible au mythe platonicien des cigales (*Phèdre* 259b), ou encore à la métamorphose de Tithonos en cigale, figure, d'après le mythologue Natalis Conti, de la vieillesse bavarde. Cf. aussi *Eloge de la folie*, XIV », *Ibid.*, p. 91, n. 8.

<sup>58</sup> Fécondée par Zeus sous forme d'une pluie d'or, dont elle accoucha de Persée.

<sup>59</sup> Sanctuaire de Zeus.

<sup>60</sup> Fils de Zoroastre.

<sup>61</sup> Nom d'un chasseur dans les poésies d'Horace.

<sup>62</sup> Roi d'Arcadie, foudroyé par Zeus à qui il avait offert un repas de chair humaine.

<sup>63</sup> Personnage imaginaire, dont le nom dérive du grec : petite louve, chienne de chasse.

<sup>64</sup> Chien d'Actéon.

<sup>65</sup> C'est-à-dire Marguerite d'Angoulême, dont Bonaventure des Périers était le secrétaire, *Ibid.*, p. 96, n. 17.

<sup>66</sup> Chien d'Actéon.

Pandectes<sup>67</sup>, Pâris, Parrasius<sup>68</sup>, Pindare, Plutus, Prométhée, Protée<sup>69</sup>, Ptolémée, Pycargus<sup>70</sup>, Saphon<sup>71</sup>, saturnales, Somnus<sup>72</sup>, temple d'Apollon, Theridamas<sup>73</sup>, Tyrésias, Vulcain, Zeuxis<sup>74</sup>.

Sont cités dans le premier dialogue : Mercure 5, Athènes 3, Jupiter 3, Charon 2, Pallas 2, Destinées 1, druides 1, Ganymède 1, Junon 1, Vénus 1, vestales 1 ; dans le deuxième dialogue : Mercure 12, champs élyséens 1, code [de Justinien] 1, Digeste 1, Galien 1, Grèce 1, Hippocrate 1, Jupiter 1, Protée 1, temple d'Apollon 1, vestales 1 ; dans le troisième dialogue : Mercure 10, Cupidon 6, Jupiter 5, Phlégon 5, Staius 4, Junon 3 ; une seule occurrence enfin pour les mots suivants : Académie, Alcmena, Amphytrion, Apelles, *Art d'aimer* d'Ovide, Athènes, bacchantes, Cléopâtre, Crésus, Danaë, Diane, Dodonne, Europe, *Iliade* d'Homère, Lédä, Lycaon, Minerve, Muses, Parrasius, Pindare, Plutus, Ptolémée, Somnus, Tyrésias, Vénus, vestales, Vulcain, Zeuxis et dans le quatrième dialogue : Hylactor 13, Pamphagus 10, Diane 4, Actéon 3, Anubis 3, Cerbère 2 ; une seule occurrence enfin pour les mots suivants : Egypte, Erus, Gargilius, Grèce, Hercule, Lycisca, Melanchetes, Mercure, Oresitrophus, Pâris, Prométhée, Pycargus, Saphon, saturnales, Theridamas.

C'est-à-dire qu'il est en fait surtout question de Mercure – que l'on retrouve tout du long, mais de manière explicite dans les trois premiers dialogues – et de Jupiter, qui est lui aussi cité dans les trois premiers dialogues. Tous les autres sont cités dans un seul dialogue – sauf Diane qui l'est 4 fois dans le quatrième et une fois dans le troisième, Athènes : 3 fois dans le premier et une fois dans le troisième, Junon : une fois dans le premier et 3 fois dans le troisième, les vestales une fois dans chacun des trois premiers, Vénus une fois dans le premier et une

---

<sup>67</sup> Bonaventure des Périers cite Digeste et Pandectes dans une énumération comme s'il s'agissait de deux choses différentes.

<sup>68</sup> Peintre grec.

<sup>69</sup> « ... dieu marin, qui changeait de forme à volonté et avait un don prophétique. Maître Gonin était une figure légendaire et populaire de l'illusionniste. », *Ibid.*, p. 91, n.12.

<sup>70</sup> Nom grec d'un oiseau de proie qui ravage les basses-cours.

<sup>71</sup> Baal-Saphon, sans cesse vaincu et sans cesse renaissant sous la forme d'un taureau.

<sup>72</sup> Dieu du sommeil.

<sup>73</sup> Chien d'Actéon.

<sup>74</sup> Peintre grec.

fois dans le troisième et la Grèce une fois dans le deuxième et une fois dans le quatrième.

Par conséquent, le *Cymbalum Mundi* raconte donc bien l'histoire de Mercure, le fils de Jupiter, si l'on s'en tient aux références explicites et à la manière dont elles sont faites. Nous sommes donc en présence de deux références éloquentes et d'un ensemble de références muettes, lesquelles peuvent s'apparenter à la manière d'écrire du temps. Dès lors, deux citations véritables, voilà qui est fort peu et il faut donc bien en conclure que Bonaventure des Périers cite décidément rarement l'Antiquité de manière explicite, mais en revanche qu'il veut vraiment signifier quelque chose à partir de Mercure<sup>75</sup> et de Jupiter.

Dans le premier dialogue, il dépeint Mercure comme un menteur. Est-ce une attaque dissimulée contre la religion chrétienne, par assimilation entre Mercure et Jésus ? Les avis sont partagés : pour les uns<sup>76</sup>, Mercure est une allégorie du Christ, pour les autres<sup>77</sup> non. En fait, Mercure est à la fois messager des dieux et un dieu exploité<sup>78</sup>, psychopompe et voleur<sup>79</sup>... À notre sens il faut voir Mercure non pas à travers des qualités particulières, mais tenter de lui donner une dimension politique. On sait, par exemple, que François I<sup>er</sup> est associé à Mercure<sup>80</sup>, et, derrière Mercure, Florence Weinberg distingue Hermès Trismégiste<sup>81</sup>, avec tout ce que cela comporte de tricherie et de duperies.

---

<sup>75</sup> « ...Mercure, problème clé pour l'interprétation du *Cymbalum Mundi* », écrit W. Bœrner, « La mythologie antique... », *op. cit.*, p. 113.

<sup>76</sup> C.A. MAYER, *op. cit.*, p. 59.

<sup>77</sup> F. WEINBERG, *op. cit.*, p. 61; Yves DELEGE (introduction et notes), *op. cit.*, p. 88, n. 1.

<sup>78</sup> W. Bœrner, *op. cit.*, p. 114.

<sup>79</sup> IDEM, p. 115.

<sup>80</sup> N. LOMBART, « L'éloge de l'habileté mercurienne dans les *Nouvelles récréations et joyeux devis* : Bonaventure des Périers face aux "coupeurs de bourses" (nouvelles 79, 80, 81) », in D. BERTRAND (dir. ; avec la collaboration de B. BOUDOU), *Lire les Nouvelles Récréations et joyeux devis de feu Bonaventure Des Périers*, Clermont-Ferrand, PU Blaise Pascal, 2009, p. 116 ; mais Bonaventure des Périers compare également le roi à Phébus (Wolfgang Bœrner, *op. cit.*, p. 106).

<sup>81</sup> Florence WEINBERG, *op. cit.*, p. 54.

A côté de ces références explicites à certains personnages antiques, on peut noter des références transparentes – à défaut d’être explicites – à des passages de la Bible<sup>82</sup>.

### B. Emprunts implicites

Références explicites, oublis surprenants, allusions plus ou moins transparentes, le texte de Bonaventure des Périers est constitué d’une mosaïque comme on les affectionnait à son époque, surtout quand, comme c’est évidemment le cas ici, ce que l’on veut dire risque de tomber sous le coup de la condamnation. Il faut donc essayer de découvrir ce qui est caché. Mais jusqu’où peut-on aller et à quel point les interprétations deviennent-elles une sorte de glose indépendante ?

Commençons par remarquer que si Mercure n’est pas explicitement cité dans le quatrième dialogue, il est toutefois évoqué implicitement : « Anubis, le dieu égyptien à tête de chien, est normalement invoqué par Hylactor. Les Romains l’avaient assimilé à Mercure, lequel, bien qu’il soit absent de ce dernier dialogue, y figure ainsi en filigrane.<sup>83</sup> »

Ceci dit, la première référence implicite est assurément constituée par Lucien de Samosate, fort bien mise en lumière par Claude A. Meyer, d’abord à travers le cheval qui parle (3<sup>e</sup> dialogue), qui rappelle le coq du *Somnium sive Gallus*, lui aussi doté de la parole ; ensuite la descente de Mercure (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> dialogues) ; mais aussi le dialogue de Mercure et Cupidon (3<sup>e</sup> dialogue) (repris du *Deorum Dialogi*) ; la conduite des âmes à Charon (repris du *Cataplus* de Lucien) ; les courses qu’il doit faire pour Junon (dans *Mortuorum Dialogi*) ; le fait que Mercure soit chargé de faire une proclamation (*Jupiter tragoedus*, et *Bis Accusatus*) ; l’allusion à Ganymède vient aussi de Lucien (*Icaromenippus*)<sup>84</sup>. De manière plus générale, la satire religieuse contenue dans l’ouvrage est manifestement due à la lecture de Lucien, spécialement en ce qui concerne le

---

<sup>82</sup> V. C.A. MAYER, *op. cit.*, p. 77-78 avec le salut par la foi promis à la servante de l’auberge si elle croit en Mercure, ou la damnation dans le sang tous les mois si elle n’y croit pas.

<sup>83</sup> Y. DELEGE (introduction et notes), *op. cit.*, p. 99, n. 2.

<sup>84</sup> C.A. MAYER, « The Lucianism of Des Périers », in *BHR* 12 (1950), p. 190-193.

rationalisme opposé à la superstition : Lucien dit bien que les hommes crédules ne sont pas seulement les vieilles femmes ou les simples d'esprit, mais aussi les philosophes, les docteurs et les vénérables vieillards réputés pour leur sagesse<sup>85</sup>. Lucien est encore présent à la fin du premier dialogue : l'idée que Jupiter ne peut pas décider de la vie et de la mort, car ce sont les Destinées qui, seules, y pourvoient, vient en effet de lui<sup>86</sup> ; mais on le retrouve aussi dans le deuxième dialogue, dont la structure d'ensemble provient de l'*Hermotimus* de Lucien<sup>87</sup>, et où plus précisément le dialogue entre Mercure et Rhetulus à propos de la pierre philosophale<sup>88</sup> ou les soi-disant miracles de Jésus, comme le fait que la pluie succède au beau temps ou qu'il fait froid en hiver et chaud en été<sup>89</sup>, ne sont que des variations sur des thèmes de Lucien, tout comme de manière générale les contradictions stupides sur les manières de se vêtir ou sur les règles alimentaires<sup>90</sup> qui ne démontrent qu'une chose : la vanité de chercher ce qui a été mis en poudre à travers le monde et qui n'y est peut-être pas<sup>91</sup>. Claude A. Meyer est d'ailleurs définitif : « La première œuvre française à consister entièrement en dialogues lucianiques est le *Cymbalum Mundi* de Bonaventure des Périers<sup>92</sup> ».

Pourtant « ... les voyages et les travaux de Mercure sur terre, ses rapports différents avec les humains ne sont ni exactement ceux du dieu de la mythologie, ni ceux du personnage de Lucien [de Samosate]<sup>93</sup> ».

---

<sup>85</sup> IDEM, p. 197.

<sup>86</sup> IDEM, p. 202.

<sup>87</sup> IDEM, p. 204.

<sup>88</sup> IDEM, p. 203.

<sup>89</sup> *Cymbalum Mundi*, p. 331

(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64410596/f411.item.r=Le%20Cymbalum%20mundi%20%20de%20Bonaventure%20Des%20P%25C3%25A9riers> (consulté le 2 II 18).

<sup>90</sup> IDEM, p. 333

([HTTP://GALLICA.BNF.FR/ARK:/12148/BPT6K64410596/F413.ITEM.R=LE%20CYMBALUM%20MUNDI%20%20DE%20BONAVENTURE%20DES%20P%25C3%25A9RIERS](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64410596/f413.item.r=Le%20CYMBALUM%20MUNDI%20%20DE%20BONAVENTURE%20DES%20P%25C3%25A9RIERS) (consulté le 2 II 18).

<sup>91</sup> C.A. MAYER, *op. cit.*, p. 207.

<sup>92</sup> IDEM, *Lucien de Samosate...*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>93</sup> W. BERNER, *op. cit.*, p. 113.

La deuxième référence implicite renvoie à Origène : c'est l'idée centrale du premier dialogue : Jupiter envoyant son fils aux Athéniens pour leur faire une bonne farce<sup>94</sup>.

La troisième référence est représentée par Celse : « Il estime, avec Celse, et avant Bodin, bien avant Bodin, que l'idée est inacceptable d'un Dieu éternel demeurant immuable pendant des milliers d'années, dans son éternité » et qui s'incarne, meurt et ressuscite : « Fable pour les enfants et pour les ignorants... En somme, une application directe à Jésus des vieilles doctrines d'Evhémère<sup>95</sup> ». En fait, Bonaventure des Périers a transformé le *Contra Celsum* d'Origène, en un *Pro Celso* : « Le jour qu'il apprit, dans le *Contra Celsum*, l'histoire et le nom du soldat Pantère, le jour qu'il apprit comment Jésus, en Egypte, apprit à faire les tours de sorcellerie propres à mystifier les chalans (*sic*) – ce jour-là, dans son ingénuité de lecteur et d'admirateur, Des Périers dut connaître une joie, un contentement, une satisfaction d'une incomparable plénitude. Le sentiment d'une initiation à la plus haute, à la plus secrète, à la plus vraie des vérités. Un éblouissement. Il en reste assez de traces, dans le *Cymbalum Mundi*, pour faire de lui une petite merveille<sup>96</sup> ».

La quatrième référence est à chercher chez plusieurs écrivains antiques : Aulu-Gelle<sup>97</sup>, Ovide<sup>98</sup>, Epictète<sup>99</sup>.

D'autres ont vu une allusion sexuelle à l'architecture du troisième dialogue du *Cymbalum Mundi* : « ... la mythologie antique... ouvre la porte à un discours érotique. C'est ainsi qu'on peut lire la description d'un corps féminin par Cupido dans le III. dialogue du *Cybalum Mundi*. Le Dieu de l'amour s'amuse en se promenant dans une architecture de parc faisant fortement référence au corps d'une femme<sup>100</sup> ».

---

<sup>94</sup> C.A. MAYER, « The Lucianism... » *op. cit.*, p. 201.

<sup>95</sup> L. FEBVRE, « Origène et Des Périers... », *op. cit.*, p. 126.

<sup>96</sup> IDEM, p. 130.

<sup>97</sup> L'expression « Des parleurs légers et importuns », est le titre d'un chapitre des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, Y. DELEGE, *op. cit.*, p. 99, n. 5.

<sup>98</sup> Dans les *Métamorphoses*, IDEM, p. 99, n. 9.

<sup>99</sup> Dans ses *Entretiens* ou dans son *Manuel*, IDEM, p. 100-101, n. 16.

<sup>100</sup> L. FEBVRE, *op. cit.*, p. 107.

## II. Antiquité revisitée

Cette Antiquité qui parcourt le texte, à découvert ou en tenue de camouflage, que nous dit-elle ? « Presque sans exception les contemporains ont considéré Rabelais et Bonaventure des Périers comme athées<sup>101</sup> » ; Max Gauna voit en lui un « fieffé dénégateur » de la divinité du Christ<sup>102</sup>, tandis que Jean-Pierre Cavaillé voit autant de regards que de lecteurs<sup>103</sup>. La référence de notre auteur se limite-t-elle donc à saper une foi bien malmenée par son époque, comme nous l'avons déjà remarqué, ou nous dit-elle plus que cela ? Si on procède à une lecture politique du *Cymbalum Mundi*, deux éléments ressortent : Bonaventure des Périers y mène une critique politique et religieuse (A) en profondeur, qui débouche sur une nouvelle vision, sur un nouveau système (B), tête de file de tout un courant intellectuel ultérieur.

### A. Critique politique et religieuse

Selon la formulation de Lucien Febvre, Calvin « colloque les Lucianistes épicuriens » aux « portes de l'Enfer », qu'il ouvre à Rabelais, Des Périers, Antonio de Gouvea<sup>104</sup> et « à nombre d'anonymes<sup>105</sup> » et Max Gauna rappelle que Tahureau<sup>106</sup> est favorable au contrôle du *sot et inconstant vulgaire* [en français dans le texte] par la religion, quant aux autres, il leur fournit le nécessaire pour s'affranchir de leurs liens<sup>107</sup>. Mais derrière la croyance ou la non-croyance se dissimule un autre débat : celui de la convenance et de l'indicible<sup>108</sup>.

<sup>101</sup> C.A. MAYER, *Lucien de Samosate...*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>102</sup> M. GAUNA, *op. cit.*, p. 20.

<sup>103</sup> Cf. *supra*, n. 28.

<sup>104</sup> Juriste et philologue du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Beja.

<sup>105</sup> L. FEBVRE, *Le problème de l'incroyance...*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>106</sup> Poète contemporain de Bonaventure des Périers.

<sup>107</sup> *Op. cit.*, p. 294.

<sup>108</sup> « Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle l'Église est arrivée à faire croire que l'incroyance est stupide et surtout de mauvais ton. Cette contrainte sociale persiste encore aujourd'hui, résultant chez beaucoup de libre-penseurs (*sic*) en un sentiment de culpabilité. Rien n'éclaircit mieux ce sentiment que la mentalité que déploie Febvre dans *Le Problème de l'Incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle*. Lui-même athée, l'incroyance pure et simple, voire

Les hommes de la Renaissance manquent-ils de l'« outillage mental » pour penser l'athéisme, comme l'écrivait Lucien Febvre ? De l'Antiquité en passant par l'« école de Padoue », comme la qualifia Ernest Renan, bien des plumes grincent contre le christianisme et bavent contre le rapprochement entre les Anciens (Aristote notamment) et les soi-disant vérités du christianisme. Bien plus, Épicure, Pline, Pyrrhon, mais surtout Lucien jouissent des faveurs de beaucoup d'« esprits forts ». Mais les sanctions sont telles et la chape si épaisse que les discours sont souvent des contre-discours : Pomponazzi<sup>109</sup>, par exemple, affectionne de stigmatiser Diagoras de Melos (considéré comme l'archétype de l'athée antique) tout en s'étendant largement sur ses propos<sup>110</sup>. Les hommes de la Renaissance ont donc bien l'outillage intellectuel pour se débarrasser « du postulat de la transcendance religieuse ». S'il nous en reste si peu de traces, cela peut aussi venir de la prudence des contemporains<sup>111</sup> qui ont préféré garder pour « des méditations solitaires et inavouées ou réservées à des conversations complices dans des cénacles privés » des tentatives qui « disparaissent avec leurs auteurs<sup>112</sup> ».

En homme de son temps, Bonaventure des Périers, qui « fréquente à Lyon des milieux sceptiques, et se fait une réputation d'athée<sup>113</sup> » peut donc sans peine mériter le qualificatif. Et ce ne serait pas l'Antiquité qu'il cite de manière explicite qui traduirait cette option philosophique, mais l'imprégnation de la pensée des auteurs de l'Antiquité qu'il ne cite pas. Rien d'étonnant à cela : la répression contre l'athéisme et le matérialisme a été telle que beaucoup se sont dissimulés, ce qui porte certains savants à dire qu'il faut lire les sources entre les

---

populaire, le choque visiblement », Claude A. MAYER, *Lucien de Samosate...*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>109</sup> Humaniste mort en 1525, connu aussi sous le nom de Pierre de Mantoue.

<sup>110</sup> D. FOUCAULT, « Le legs de l'irréligion antique aux « esprits forts » de l'Époque Moderne : un 'outillage mental' négligeable ? », in D. FOUCAULT et J.-P. CAVAILLE (éd.), *Sources antiques de l'irréligion moderne : le relais italien XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles. Actes des journées d'études E.R.A.S.M.E. (Toulouse-Le Mirail – 3 et 4 décembre 1999)*, Toulouse, Impr. de l'université de Toulouse-Le Mirail, 2001, p. 29.

<sup>111</sup> Bien mise en lumière par Wolfgang Bærner, *op. cit.*, p. 109.

<sup>112</sup> IDEM, p. 31-32.

<sup>113</sup> Georges MINOIS, *op. cit.*, p. 150.

lignes ; c'est la thèse de l'« athéisme masqué<sup>114</sup> », qui reprend du reste ce qu'avancait Cicéron<sup>115</sup>. Démarche de prudence, donc, bien plus qu'une « difficulté d'être »<sup>116</sup> liée au matérialisme ; en effet, toute personne qui appartient à un groupe minoritaire ou qui, sans appartenir à un groupe, possède des idées en rupture avec celles de la majorité dominante, adoptera ce qui peut paraître un double discours et qui n'est en vérité qu'une protection, une défiance ou une condamnation muette d'un système réprouvé. Lorsque les positions se seront renforcées au siècle suivant entre un absolutisme qui ne peut désormais subsister sans la religion et un désir d'exister hors de la normativité tentaculaire, lorsque, pour le dire autrement, en viendront à s'opposer de manière beaucoup plus frontale la *persona* induite par l'absolutisme et un *egomet* qui ne veut pas disparaître, l'athéisme sera nommément stigmatisé<sup>117</sup>, aisément susceptible d'être rattaché à la Renaissance<sup>118</sup> et assimilé au rejet de la norme<sup>119</sup>. Cette vision est à la fois fausse et vraie : fausse parce que les athées sont décrits par ceux qui ne le sont pas et qui les condamnent<sup>120</sup> ; ils vont donc les présenter comme l'antithèse

---

<sup>114</sup> P. DALED, « Rhétorique masquée et ambivalence dans l'historiographie de l'athéisme », in A. STAQUET (dir.), *Athéisme dévoilé aux temps modernes*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2013, p. 55.

<sup>115</sup> « Il est difficile de nier l'existence des dieux, si cela nous est demandé en public, mais il est très facile de le faire en conversation ou entre amis », comme il l'écrivait dans son *De natura deorum*, que cite Pierre P. Daled, *op. cit.*, p. 56.

<sup>116</sup> IDEM, p. 58.

<sup>117</sup> Même si le rejet n'est évidemment pas universel : « Dans le *Theophrastus* apparaît la possibilité d'être athée à part entière et néanmoins bon citoyen », N. GENGOUX, *Un athéisme philosophique à l'âge classique : le Theophrastus redivivus, 1659*, Paris, Champion, 2014, p. 15.

<sup>118</sup> « ... on pouvait rencontrer dans la seconde partie du dix-septième siècle de véritables athées, dont l'athéisme était bâti sur des matériaux philosophiques et érudits provenant de la culture de la Renaissance », G. PAGANINI, « Un athéisme d'Ancien Régime ? Pour une histoire de l'athéisme à part entière : l'héritage de la pensée de la Renaissance et l'incrédulité moderne », in P. LURBE et S. TAUSSIG (dir.), *La question de l'athéisme au XVII<sup>e</sup> siècle*, Turnhout, Brepols, 2004, p. 128.

<sup>119</sup> Sous la plume du Père Garasse (*La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels – 1624*), « Terme extrême de l'immoralité, l'athée n'a plus d'esprit et n'obéit qu'à ses instincts : il se situe aux confins de la bestialité », N. GENGOUX, *op. cit.*, p. 16

<sup>120</sup> « Il y en a d'autres, qui outre cela sont si malings & peruers, qu'ils voudroyent non seulement que leurs ames ne fussent immortelles, mais aussi qu'il ne fust point de Dieu, afin qu'ils n'eussent point de iuge », P. DE LA PRIMAUDAYE, *Suite de l'Académie Française*, 1580, p. 288.

de la vertu, c'est-à-dire d'eux-mêmes<sup>121</sup>. Mais le constat est cependant vrai : l'athéisme consiste dans une nouvelle manière de voir et de sentir, dans laquelle la norme morale repose sur d'autres bases : soit celles de l'*egomet* et non celles de la *persona*, soit celles d'une autre *persona* que la *persona* chrétienne.

Serait-ce à dire qu'au XVI<sup>e</sup> siècle « il n'y avait probablement pas de vrais athées au sens contemporain du terme, car aucun penseur n'a produit un système athée cohérent à cette époque<sup>122</sup> » ? L'hypothèse ne peut pas se soutenir car d'une part on se souvient des propos de Montaigne : il convient de lire son livre entre les lignes, d'autre part « ... l'athéisme représente justement une idée dont les présuppositions sont extrêmement peu nombreuses, sa conception ne requérant que l'idée d'un dieu et de sa négation, des conditions si élémentaires qu'elles ont vraisemblablement été réalisées à presque toutes les époques historiques et dans toutes les cultures, à part celles, hypothétiques, qui n'auraient eu aucune notion de dieux<sup>123</sup> ». Le véritable débat doit être posé en termes d'opinion majoritaire ou d'opinion minoritaire, et non pas en termes de possibilité ou d'impossibilité : « Disons très clairement qu'il est illogique et irraisonnable de déclarer de façon dogmatique – et sans la moindre démonstration – que tous les hommes d'une certaine époque devaient être ceci ou cela du point de vue de la religion... Par conséquent, parler du moyen âge chrétien, c'est non seulement généraliser et simplifier, mais encore mentir<sup>124</sup> ». Et donc l'œuvre considérée ici, incontestablement facétieuse, autorise de multiples regards, non seulement sur la

---

<sup>121</sup> « Nous sommes maintenant venus en vn temps, lequel nous descouure, non seulement des fausses religions, mais aussi vn Atheysme, qui est beaucoup pire. Car ceux qui sont du tout sans religion, sont encor plus esloignez de la vraye pieté, que ceux qui en suiuent vne fausse. Neantmoins, il s'en descouure auiourd'hui tant & plus, qu'on a tenus pour Chrestiens, qui se manifestent assez ouuertement Atheistes & Epicuriens. Que si en apparence ils font quelque exercice de religion, ce n'est que pour se couvrir du voile d'icelle, afin qu'on ne les tienne pour tels qu'ils sont, à la verité. Mais en leur cœur & avec leurs compagnons, ils ne se font que mocquer des saintes Escritures, & de tous les tesmoignages que nous auons en icelles, d'vne autre vie que ceste-ci, de paradis & enfer, de l'immortalité bienheureuse, & de la mort eternelle de l'ame », IDEM, p. 287.

<sup>122</sup> M. WEIS, « La religion de Rabelais ou de l'«athéisme» au XVI<sup>e</sup> siècle. Retour sur une controverse », in A. STAQUET (dir.), *op. cit.*, p. 80.

<sup>123</sup> G. BOSS, « L'athéisme de Montaigne », in Anne STAQUET (dir.), *op. cit.*, p. 87.

<sup>124</sup> C.A. MAYER, *op. cit.*, p. 148.

religion comme nous venons de le voir, mais aussi de manière plus large sur la politique<sup>125</sup>.

Le rapprochement entre Bonaventure des Périers et Montaigne n'est au demeurant pas une simple hypothèse : la manière dont Montaigne, un demi-siècle après des Périers, utilise Lucien est la même que celle à laquelle ce dernier avait eu recours<sup>126</sup>. Et pourtant, l'époque n'est plus la même. Montaigne écrit après le Concile de Trente, à un moment où l'incroyance est plus forte qu'au début du siècle<sup>127</sup>, mais il a su conserver la fraîcheur de la Renaissance, celle qui a vu éclore l'*egomet* ; Bonaventure des Périers est le précurseur d'une voie qui va s'amplifier à partir de la fin du siècle où l'incroyance devient une option philosophique hostile à la croyance, un dogme qui se trouve à l'origine de l'opinion rationaliste, établissant un lien entre la lutte sociale et les revendications philosophiques que l'on retrouvera dans bien des familles de pensée par la suite<sup>128</sup> ; et tandis qu'elle est jubilatoire du temps de l'*egomet* elle devient austère après Trente. Hormis en Mai 68, la pensée révolutionnaire n'est pas encline à la jouissance qu'elle stigmatise au contraire comme une dépravation. La formule de Gabriel Audisio peut donc être comprise de bien des manières : « je crois volontiers que le XVI<sup>e</sup> siècle constitue la période de gestation de l'athéisme dans sa formulation moderne<sup>129</sup> ».

## B. Nouveau système

Critique religieuse et critique politique sont donc liées, parce que non seulement dans l'esprit de Bonaventure des Périers, mais dans celui de tout un chacun et donc sous la plume de tout auteur, monde politique et monde religieux sont liés. *Le non est potestas nisi a Deo* de saint Paul n'en finit pas de résonner : peut-on en effet concevoir une puissance et une puissance légitime sans passer par Dieu ? Depuis quand ? « Il y a donc un lourd héritage passionnel autour de

---

<sup>125</sup> « *Le Cymbalum Mundi* dénonce l'ennui dans une société de cour... », écrit Wolfgang Bœrner, *op. cit.*, p. 108.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 65-66.

<sup>127</sup> G. AUDISIO, « Quelle incroyance au XVI<sup>e</sup> ? Ou Lucien Febvre revisité », in G. DORIVAL et D. PRALON (dir.), *Nier les Dieux, nier Dieu*, Aix-en-Provence, PU, 2002, p. 367.

<sup>128</sup> Franc-maçonnerie, libre pensée, anarchie...

<sup>129</sup> IDEM, p. 370.

l'athéisme, notion chargée d'agressivité, autant pour ses partisans que pour ses adversaires, car il s'agit de la négation par excellence, la négation de Dieu. Comment faire l'histoire d'une attitude négative ? L'histoire de "ceux qui s'opposent à..." est le plus souvent prise en main par le camp adverse, et traitée avec tous les préjugés d'usage<sup>130</sup> ». Pour mieux comprendre, déplaçons le regard. On se souvient que le neveu de Michel-Ange, qui fut le premier éditeur des poèmes écrits par son oncle à Tommaso Cavalieri, a remplacé le dédicataire des poèmes par une femme. Qu'un homme puisse écrire de tels poèmes d'amour à un autre homme était inconcevable pour le neveu, tout comme pour bien des érudits qui s'accommodèrent d'autant mieux pendant longtemps de la supercherie qu'ils pensaient pour beaucoup d'entre eux qu'un tel génie n'avait pas pu ou n'aurait pas dû être amoureux des garçons. Le génie incarne le bien absolu et l'amour entre personnes du même sexe a longtemps été le mal absolu. Il était donc impossible d'être l'un et l'autre à la fois, tout comme il était impossible d'être homme de bien tout en étant athée, parce que l'athéisme relevait du matérialisme et de la trivialité<sup>131</sup>. Pour envisager l'athéisme, il convient donc naturellement de se débarrasser de tous les discours religieux<sup>132</sup> qui le stigmatisent et d'envisager simplement que, pour ce qui concerne l'irrationnel, la croyance ou l'absence de croyance ne sont que les deux faces d'une même médaille. Aussi, quand bien même serait-il athée, Bonaventure des Périers n'en serait pas moins respectable.

Faut-il ensuite assimiler absence de croyance en Dieu et immoralité ? C'est là présupposé de croyant, qu'il s'agisse des catholiques naturellement, surtout après le Concile de Trente, ou des protestants qui tous voient dans l'absence de croyance en Dieu un des crimes les plus graves. Et l'on rencontre naturellement

---

<sup>130</sup> Georges MINOIS, *op. cit.*, p. 12.

<sup>131</sup> Marcel Conche dénie même toute autonomie à l'athéisme, en démontrant que l'athéisme conduit au matérialisme et le matérialisme au marxisme, et qu'en fait « idéalisme et matérialisme ont donc une base commune. Ils s'affrontent sur un même terrain. Peut-il en être autrement ? », *Orientation philosophique. Essai de déconstruction*, Paris, PUF, 2011 (éd. revue et augmentée), p. 206.

<sup>132</sup> Au demeurant bien plus récents que l'absence de croyance, comme le rappelle Georges Minois : « Deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, des sages indiens avaient déjà proclamé que le ciel était vide. Pour s'en tenir à la civilisation occidentale, dès le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Parménide, Héraclite, Xénophane de Colophon professaient l'éternité de la matière, et, peu après, Théodore l'Athée annonçait la mort de Dieu », *op. cit.*, p. 13.

des athées qui possèdent une morale très rigoureuse. N'est-ce pas là le cas de Bonaventure des Périers ? Le *Cymbalum Mundi* peut certes être lu comme un ouvrage impie, mais assurément pas licencieux.

Au demeurant, le titre ne signifie pas la vanité du monde<sup>133</sup>, mais son apparence trompeuse et erronée ; loin de ne croire en rien, Bonaventure des Périers croit à l'homme comme homme, pas à l'homme comme opposé aux dieux. Il est à la source (avec Rabelais et d'autres) d'une pensée critique et alternative : pour un homme de son temps, il cite peu l'Antiquité et ce qu'il cite le plus, mais sans le nommer, c'est Lucien de Samosate, on l'a vu. L'utilisation *ad nauseam* de l'Antiquité par les humanistes commence à la discréditer au XVI<sup>e</sup> siècle en tant que fondement culturel ; elle est en passe de devenir un refuge passéiste et ceux qui se veulent radicalement critiques – comme Bonaventure des Périers – vont la rejeter. Il faudra attendre les Lumières et la Révolution française pour qu'elle retrouve une dimension novatrice. Il y a donc bien sous sa plume une critique politique opposée à l'idée de Dieu, ce qui permet de le ranger dans une catégorie intellectuelle, celle des « libertins », « lucianiques » ou « athées », comme on voudra.

Mais Bonaventure des Périers se caractérise aussi par une autre tournure d'esprit : dans un temps où l'Antiquité sert chez beaucoup à dépasser la *persona* pour, grâce à la *krasis*, atteindre l'*egomet*, voire l'homme total (chez Montaigne, par exemple), cette même Antiquité – explicite ou implicite – sert chez Bonaventure des Périers de simple argument rhétorique, dans la mesure où elle lui permet de s'opposer à la mode du temps qui en rajoute dans l'enrobage à l'antique<sup>134</sup>. Mais elle le coupe par là-même de cette approche sensible qui triomphe par exemple chez Léonard de Vinci. Moins qu'un héritier de Marsile Ficin, comme pouvaient l'être Vinci et Michel-Ange, Bonaventure des Périers se

---

<sup>133</sup> « Ce titre a donné lieu, comme de juste, à des interprétations divergentes. Je renvoie à la juste mise au point de M.A. Screech (B34) : la "cymbale du monde", c'est, repris aux sources mêlées de saint Paul et d'Erasmus, la parole qui remplit l'univers de son vide. À son tour Montaigne dira plus tard que "le monde n'est que babil" », Y. DELEGE (introduction et notes), *op. cit.*, p. 30.

<sup>134</sup> Ce qui explique la manière dont il cite l'Antiquité : assez peu de références explicites et une très forte imprégnation implicite d'auteurs qui lui permettent de saper l'ordonnement du monde auquel il n'adhère pas.

présente comme le précurseur de courants intellectuels qui feront prévaloir l'abstraction sur la sensibilité et dont l'acmé se rencontrera dans l'anarchie.

On se trouve là dans une construction symétrique mais opposée à celle de Marcel Mauss : pour lui, de la *persona* dérive l'individu doté d'une conscience morale, qui trouvera sa base métaphysique dans le christianisme<sup>135</sup>. Si l'on répond à la question posée par Marcel Conche<sup>136</sup>, il ne peut bien sûr pas en aller autrement : idéalisme et matérialisme sont tous deux des manichéismes inégalitaires, dont le second est issu du premier en forme d'idéologie. Chez Bonaventure des Périers, l'athéisme se présente comme la réponse symétriquement inverse de la croyance et donc l'individu athée possède la même *persona* que le croyant : seuls ceux qui se reconnaissent dans l'une ou l'autre catégorie - et s'ils s'attachent à la simple lettre des différences au lieu de se hisser au niveau des concepts - mettront en avant des divergences. Affirmer que Jésus est le fils de Dieu ou de Pantère place sur le même plan ; en revanche percevoir par le raisonnement ou par intuition (*krasis*) scelle la différence qui oppose Bonaventure des Périers à Montaigne. Car au rebours de ce qu'écrit Marcel Mauss<sup>137</sup>, la personne morale ne transmute l'individu que pour celui qui adhère au système de valeurs du christianisme, sinon il n'existe pas de solution de continuité : dans toutes les étapes que rappelle l'auteur, on définit l'être vivant par rapport à un étalon, ce qui lui interdit d'abandonner la dimension de *persona*. Or ce qu'ont trouvé les hommes de la Renaissance et ce que le Concile de Trente a mis à l'écart, c'est tout autre chose : la perception par *krasis* que nous révèle l'art.

---

<sup>135</sup> M. MAUSS, « Le sujet : la personne », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 2013 (13<sup>e</sup> éd.), p. 335-357.

<sup>136</sup> Cf. *supra*, n. 108.

<sup>137</sup> « Kant avait déjà fait de la conscience individuelle, du caractère sacré de la personne humaine, la condition de la Raison Pratique. C'est Fichte qui en fit de plus la catégorie du "moi", condition de la conscience et de la science, de la Raison Pure. Depuis ce temps, la révolution des mentalités est faite, nous avons chacun notre "moi", écho des Déclarations des Droits, qui avaient précédé Kant et Fichte... D'une simple mascarade au masque, d'un personnage à une personne, à un nom, à un individu, de celui-ci à un être d'une valeur métaphysique et morale, d'une conscience morale à un être sacré, de celui-ci à une forme fondamentale de la pensée et de l'action, le parcours est accompli », *op. cit.*, p. 361-362.

Dans le deuxième dialogue, par rouerie, Mercure « réduit en poudre la “pierre philosophale” qui servait d'étalon à la Vérité<sup>138</sup> ». Il n'y a plus de Vérité, et Luther, Bucer et Erasme (auquel Drarig est le plus souvent assimilé<sup>139</sup>) sont aussi ridicules les uns que les autres. En fait, tout cela n'est qu'un jeu de pouvoir et de domination sociale : quel que soit le discours, l'enjeu reste le même. « La parole est d'essence conservatrice<sup>140</sup> », et c'est pour cela qu'il n'utilise pas vraiment de références à l'Antiquité ; mais dans ce cas, l'Antiquité ne peut pas libérer et faire advenir l'*egomet*. Ce sont les deux chiens (fidélité à la vraie leçon reçue de l'Antiquité, celle qui sort des profondeurs – c'est-à-dire celle qu'on porte en soi et qui structure, et non pas celle, visible, du verbe) qui font évoluer l'histoire, parce qu'ils sont désormais dotés de la parole ayant dévoré la langue d'Actéon, tout comme Bonaventure des Périers est doté de la « vraie » parole, celle issue des leçons de l'Antiquité et non du christianisme, qui l'irrigue mais qui ne se voit pas puisque c'est une référence implicite. A la fin du troisième dialogue, passe le cheval Phlegon, monté par Staius ; « cette fois, il donne la parole aux prolétaires, esquissant la future lutte des classes<sup>141</sup> ». Critique sociale. Au quatrième dialogue, Hylactor se plaint d'être seul, et surtout unique en son genre ; son désir est de « trouver un semblable avec qui échanger, non des “nouvelles” ou des “nouveautés”, mais la chaleur mutuelle de deux présences... on ne cherche son semblable que pour se trouver soi-même, pour se reconnaître dans la forme externée de soi qu'est l'autre... Le bavardage le plus insipide révèle la soif d'amour ; l'homme ne parle que pour s'assurer qu'il est bien deux, ne serait-ce qu'avec lui-même<sup>142</sup> ». Alors que tout le siècle pousse à l'expression de l'*egomet*, Bonaventure des Périers ouvre la voie à la rencontre entre deux êtres qui ne cherchent pas la fusion de l'homme total, mais le couple intime. En double rupture avec l'esprit de son époque (il n'est pas un adepte de la *krasis*, car il est trop cynique pour s'y abandonner) et avec le discours officiel parallèle (enté sur le couple *persona-personula*), il ouvre une troisième voie, qui s'épanouira avec le courant intimiste du XVIII<sup>e</sup> siècle et triomphera dans le romantisme du XIX<sup>e</sup> : l'abandon limité de soi, c'est-à-dire la constitution d'un *vinculum amoris* qui unit deux personnes dans la douceur de l'intimité quand leur union est acceptable, ou

---

<sup>138</sup> Y. DELEGE (introduction et notes), *op. cit.*, p. 18.

<sup>139</sup> Cf. *supra*.

<sup>140</sup> IDEM, p. 21.

<sup>141</sup> IDEM, p. 25.

<sup>142</sup> IDEM, p. 28.

dans le drame des contradictions quand elle ne l'est pas<sup>143</sup>. Cela se voit dès le troisième dialogue par le distinguo qui est fait à juste titre entre le pouvoir mâle jupitérien et le pouvoir sensible de Vénus. Moins qu'une *krasis* unissant sans les fondre deux *egomet* (comme tel fut le cas d'Henri II et de Diane de Poitiers, ou de Léonard de Vinci et de Salaï<sup>144</sup>), il s'agit de deux partenaires licites et générés.

« Faut-il comprendre que cette brèche ouverte sur la différence de l'autre et de l'ailleurs, à une époque où surgissaient tant de nouveaux mondes, mêlait la ferveur à l'angoisse ? Ce goût du nouveau était-il l'envers d'un irrépressible ennui de soi, qui frappait la conscience individuelle au moment même de son éclosion ? Le "sujet" qui se découvrait à lui-même dans le temps qu'il découvrait son Autre, a-t-il été pris du sentiment de sa propre déréliction dans l'état où il se percevait ? ». Dérelliction d'être seul : la première issue proposée par le siècle (Vinci, Montaigne, Henri II<sup>145</sup>) l'homme total – qui se présente comme la *krasis* de deux êtres, c'est-à-dire l'union par osmose –, est ici complétée par une seconde – l'union de deux êtres par juxtaposition – qui sera la voie majoritairement choisie par l'homme moderne. En cela, Bonaventure des Périers ouvre bien une voie nouvelle, et l'Antiquité lui a servi de truchement.

**Jacques Bouineau**  
**Agrégé des facultés de droit**  
**CEIR – Université de La Rochelle**

---

<sup>143</sup> J. BOUINEAU, « De l'homme total à l'homme éclaté », in J. BOUINEAU (dir.), *Hommage à Marie-Luce Pavia. L'homme méditerranéen face à son destin*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 189-226.

<sup>144</sup> IDEM, « Les ambiguïtés de l'art officiel au XVI<sup>e</sup> siècle : l'exemple de la *Sainte Anne* de Léonard de Vinci » (en collaboration avec Loïc Charpentier), in J. BOUINEAU, *Antiquité, art et politique*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 179-209.

<sup>145</sup> IDEM, « De l'homme total... », *op. loc. cit.*